

Québec français



Petite introduction à la culture québécoise

Jacques Godbout

Number 34, May 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1979). Petite introduction à la culture québécoise. *Québec français*, (34), 58–60.

Petite introduction à la culture québécoise

Nous publions ici le texte de la communication que monsieur Jacques Godbout a faite à Bruxelles, lors du IV^e Congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF) en août 1978. Cette communication constituait le point de départ des travaux sur «Le français, instrument du dialogue des cultures».

Même si le public visé à l'origine était essentiellement non québécois, Québec français a voulu mettre à la disposition de tous ses lecteurs cette savoureuse introduction à la culture québécoise, qui nous concerne au plus haut point. (C.V.)

Un peuple colonisé n'a ni espace, ni durée. Ces «catégories universelles» lui échappent autant que la mise en valeur de son territoire ou le sens de son histoire. Un peuple colonisé est insignifiant, il ne donne de sens qu'à ses objets familiers et à la vie quotidienne, son espace est celui qu'embrasse son regard, sa durée est mesurée par l'aube et le coucher du soleil. Un peuple colonisé ne pense pas, il est pensé.

Pendant de longues années les Canadiens français furent pensés par les Britanniques comme un territoire commercial, par le clergé catholique romain comme un espace religieux, par l'entreprise américaine comme le lieu de richesses naturelles et de main-d'œuvre à bon marché, par la France comme une province de son intelligence.

Nos «catégories universelles» étaient en fait quatre métropoles étrangères: la politique, Londres, la spirituelle, Rome, l'économique, Washington, l'artistique, Paris. Ces villes brillaient comme points de repères, elles étaient nos centres de décision, notre écartèlement.

Je suis un écrivain de langue française et de culture québécoise. La culture québécoise, ce n'est pas encore une «grande culture». C'est un bouillon de culture, une bonne gibelotte qui mijote depuis 400 ans sur les rives du Saint-Laurent.

Pour ceux que la recette intéresse l'on voit, au premier coup d'œil, que la couleur de base du pot-au-feu québécois nous est donnée par la langue française. Une langue dont on respecte la syntaxe fondamentale mais qui a une saveur particulière, celle de cet amalgame réussi des parlers normands, bretons, poitevins, gascons, et parisiens (etc.) du XVII^e siècle. Ce sont nos ancêtres qui, les premiers, réalisèrent une mise en commun des dialectes. Dans son *Histoire et description de la Nouvelle-France* (Paris, 1744) le Père Charlevoix écrivait:

... les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent.

La Nouvelle-France était alors un «melting-pot», et dans ce creuset apparut une fondue des doux parlers...

Un soupçon de poivre

Mais la langue ne suffit pas à faire un plat. Pour épaissir la sauce de notre cipaille au castor et aux lièvres, il aura fallu du sang aussi, du sang mêlé, trois quarts coureur des bois, un quart amérindien-écossais-irlandais. Une culture des neiges arrosée à l'occasion de Pepsi des États-Unis.

En début de cuisson on saupoudre de quelques grains de sel de la cour de France. Pour l'élégance. Puis on ajoute

un soupçon de poivre de l'armée anglaise. Pour le réalisme. Du sucre américain, pour plaire aux enfants. Mais aussi ne pas oublier d'incorporer une épice fade, intemporelle, volatile, étrangère, sorte de poison si l'on en abuse, faite de salades romaines et catholiques.

Pendant une dizaine de générations nous avons mangé de ce plat-là. Avec du lard salé, du pain de ménage et de la mélasse l'hiver.

Au moment du poivre anglais (cette conquête étrange où les conquies furent exclus du commerce mais laissés à eux-mêmes, et qui nous fit découvrir les vertus du parlementarisme tout en nous évitant le plaisir de la Révolution française), le pays de Voltaire, notre mère patrie, abandonna 60,000 habitants, ses fils et filles, au froid du continent. Mais les 25,000 filles restées sur place auront en deux siècles donné naissance à un peuple de 6,000,000 de Canadiens français. C'était avant la pilule.

La culture québécoise est une culture pacifique, tranquille (même ses révolutions sont tranquilles), c'est une culture douce comme on dit de l'énergie douce, qui se fonde plus sur la ruse huron-normande que sur la force brutale. En fait, autant les Québécois sont têtus, insubordonnés et courageux, autant la violence les terrifie. Ils font d'ailleurs de très mauvais terroristes.

Pendant près de 400 ans cette culture québécoise, comme une soupe aux gourgannes, mijota à l'abri de l'histoire: (c'est que) lorsque, vers 1534, les Hurons eurent le plaisir douteux de rencontrer Jacques Cartier, ils n'avaient pas, ce que l'on nomme entre nous, «le sens de l'Histoire». Les soldats français et les pères jésuites firent en sorte qu'ils ne l'aient jamais. Certains indigènes se vengèrent en leur mangeant les couilles, mais cela eut peu d'influence sur le cours des événements, confirmant hélas que les Amérindiens étaient de curieux bons sauvages.

La culture québécoise, ce n'est pas encore « une grande culture ». C'est un bouillon de culture, une bonne gibelotte qui mijote depuis 400 ans sur les rives du Saint-Laurent.

Une culture douce

L'absence à l'histoire du Canada n'était pas pour déplaire non plus aux Français canadiens qui avaient été chassés ou avaient fui l'ancienne pour la nouvelle France. Les Français devenus Canadiens avaient eu assez d'histoires en Europe, ils n'en voulaient plus. Ils ne voulaient rien savoir de la hiérarchie et de l'autorité sans lesquelles on n'écrit pas l'histoire... Ils rêvaient d'espaces vierges, de rivières inconnues où roulait l'or, de plaines aussi vastes que l'océan, de montagnes auxquelles donner leur nom, à grandeur de ce continent qu'ils parcouraient d'un poste de traite à l'autre, mais surtout ils partageaient avec les Amérindiens le goût d'un temps neutre, éternel, et l'habitude d'une durée dont le cycle impitoyable des saisons imprévisibles serait l'unique horloger.

C'est ainsi que les Canadiens français auront réussi à vivre, au niveau du conte

plus que du roman, dans un village heureux, perdu au fond d'une vallée oubliée; ils se multiplièrent entre cousins et cousines, chaque famille de petit producteur avait ses cultivateurs, son notaire, son prêtre, son avocat, son politicien, ses ouvriers, les classes sociales se côtoyaient aux fêtes dans la cuisine familiale où mijotait la culture. Souvent même on y voyait le clergé hélas assis sur le couvercle de la casserole; cela dura plus de trois siècles.

Or ce n'est pas le seul paradoxe des guerres que de développer les moyens de communication pendant que l'on s'affaire par ailleurs à répandre la mort et le silence. Ceux qui furent raffinés et mis au point, lors du second conflit mondial, dont l'aviation et la télévision, furent comme un feu violent soudain allumé sous le pot-au-feu québécois. L'avion nous offrait l'Europe, la télévision nous découvrait à nous-mêmes avant de devenir l'autoroute américaine de nos cerveaux.

Le couvercle saute

En quelques années nous avons cuit sous pression, dans une cocotte minute, jusqu'à ce que presto le couvercle saute. C'était vers 1960. Cette bouffée soudaine d'air frais répandit hors de la maison l'odeur de la culture québécoise; tout le monde voulut y goûter en même temps, mordant à pleine bouche comme dans une tarte à la farlouche, et en offrir au monde entier!

Chanteurs, compositeurs, écrivains, cinéastes, universitaires, hommes politiques, se promenaient dans les provinces de l'univers en criant comme à l'heure du dîner: « Goûtez! Goûtez! C'est le temps québécois! C'est le goût du Québec! » Ce goût se chantait même avec génie, sur des paroles de Leclerc et Vigneault, sur des musiques de Charlebois.

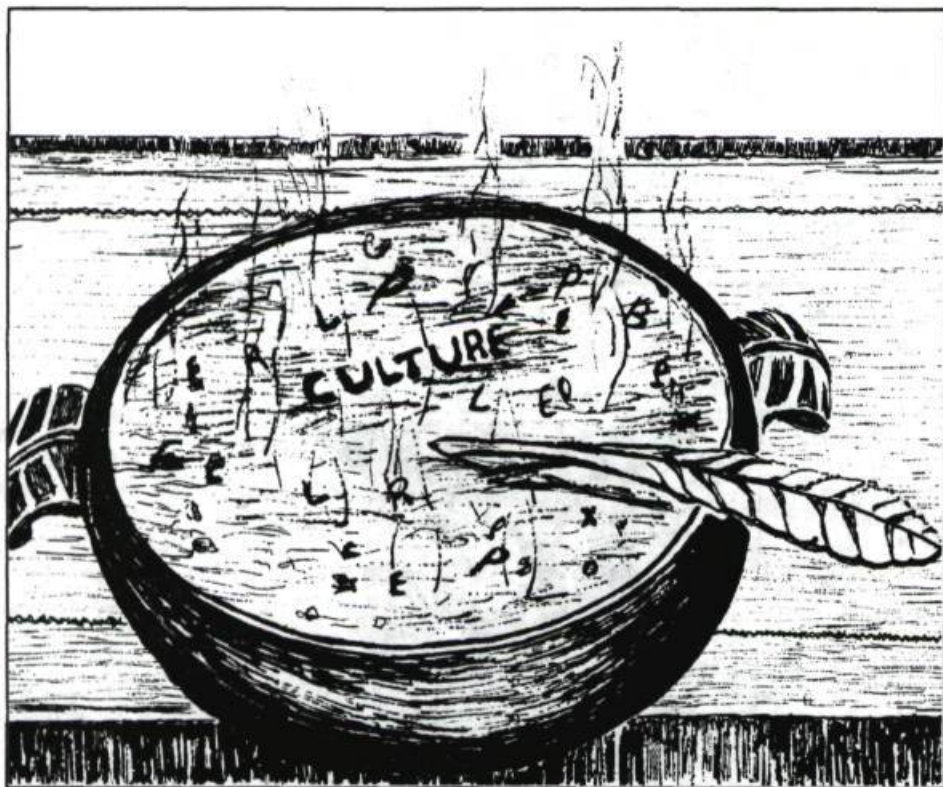
Les étrangers furent étonnés, surpris, et vite intéressés. Ils s'approchaient, prenaient une lampée, ou touchaient du bout des lèvres:

— « Qu'est-ce que c'est que cette mixture?! » demandaient-ils, un peu ébahis. « Et qui êtes-vous donc? Quelle langue parlez-vous donc ??? »

Nous parlions, comment aurait-il pu en être autrement, une langue familière puisque nous avions vécu en famille. Nous parlions aussi parfois une langue abâtardie par la présence suffocante de l'anglais, et même certains écrivains la pratiquaient par dérision comme pour l'exorciser: cela se nommait *le joul* et eut son temps de gloire.

À Paris nous tentâmes d'expliquer le fumet de notre gibelotte et ses subtilités. Or un fumet ne s'explique pas, ça se sent. Mais il fallait nous faire comprendre. Il fallait décrire notre dépendance, il fallait rappeler la conquête: nous avons donc dû procéder par *analogie*.

En 1960, nous avions découvert le livre d'un Martiniquais, Frantz Fanon, intitulé *Les damnés de la terre*, il nous convenait bien dans la description qu'il faisait de l'âme colonisée, et nous suivions jour après jour, depuis Montréal, la guerre d'indépendance de l'Algérie. Alors si les Algériens étaient capables de lutter, nous aussi! Par analogie! Colonisés de luxe, mais colonisés tout de même, de tous pays, unissons-nous! Nous avions une psychose depuis longtemps irrésolue, nous étions des nègres blancs écrasés parce que nous parlions français en Amérique... par analogie nous allâmes même jusqu'à fonder, sur le modèle du FLN, un FLQ! Il y eut des bombes, et, je crois, moins de cinq morts. En réalité cela pouvait suffire: nous étions en plein symbolisme. Un mort symbolique a plus d'effet que 100,000 cadavres anonymes.



Une bonne gibelotte qui mijote depuis 400 ans

Le Québec devint donc très rapidement une figure de style... Son histoire qui depuis cent ans appartenait à l'apologétique, était devenue une aventure littéraire. Ce fut, ces années-là, extraordinaire d'œuvrer dans l'écriture, le poème était discours entendu, l'essai discuté au salon, le roman lieu politique dont les aventures disaient celles de la nation. Les écrivains, chacun avec son talent et son style, étaient en symbiose, il n'y avait plus qu'un seul genre littéraire, le *texte national*. Exaltant.

Les analogies sont utiles. Les étrangers comprirent un peu mieux la situation de la culture québécoise et le sens d'un combat vital. Mieux encore: du verbal symbolique naquit un parti réel, le Parti Québécois.

Il fut fondé un dimanche de 1968 par 300 artistes et intellectuels. Dix ans plus tard, il est au pouvoir réellement dans un pays qui mesure enfin les dimensions véritables de son territoire linguistique et le sens profond de sa durée précaire. Alors, en quelque sorte, et pour répondre au sujet de ce colloque, nous avons maintenant accès aux « catégories universelles » de l'espace et de la durée, et nous avons commencé de quitter le terrain mouvant du symbolisme pour celui plus exigeant du partage de la réalité historique.

Penser l'Amérique

Certes, nous n'avons pas le droit d'utiliser sans nuances le vocabulaire mythique du « colonisé », ni de voler au tiers monde les oripeaux du sous-développement. Le Québec n'est pas pauvre, il est souvent dans la gêne, désormais, il lui faudra apprendre à se dégèner.

Mais, si nous admettons ne pas être de « véritables » colonisés, puisque nous avons un gouvernement et des outils, si nous sommes malgré nous une province du Canada, bientôt peut-être un État-associé, ce que nous pouvons affirmer tout haut toutefois, c'est *notre droit à penser l'Amérique*.

Penser l'Amérique, c'est-à-dire donner un sens à ce qui nous entoure, et non plus calquer nos gestes maladroitement sur ceux de nos voisins des U.S.A.

Dans cette aventure libertaire et originale québécoise, qui est tout le contraire d'un fascisme en ce qu'elle implique le droit à la différence en Amérique du Nord où le rouleau compresseur est habituellement inexorable, nous aurons besoin de tout le poids de l'Europe et de la parole de toutes les différences.

Jacques GOUBOUT

POÉSIE

ENFANCES

À l'occasion de l'Année internationale de l'enfant, nous publions ci-dessous quelques poèmes de Jean-Louis Roy.

prise dans ses moules transitoires
l'enfance s'acharne
à repousser le monde
dans les fouillis électroniques

l'enfance articule
ses jeux sauvages malgré
les décors cosmétiques
et se refuse
aux lois grogneuses

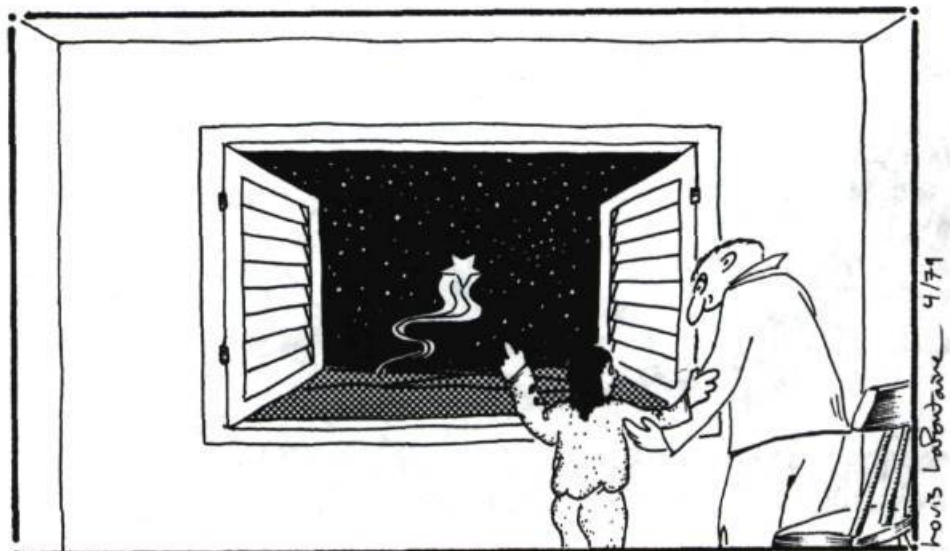
L'ÉTOILE VERTE

Dis-moi, papa, l'étoile verte
Qui danse, danse, au bout, là-bas
Dans la fenêtre grande ouverte,
Est-elle bien filante ou pas ?

Ma fille, on ne t'a pas dit à l'école
Que cette belle étoile-là
N'est qu'une simple luciole
Qui brille en tous ses apparats ?

décélérez vos propos trop en trombe
activez la salive de vos silences en
[vos gestes
pour que le fleuve enfin vous parle
et que la mer vous dicte
en ses solives de lumière
l'itinéraire à VIVRE

j'entends les galets bleus
et leurs contes d'enfants



Louis Labontaire 4/79